

LE "SAVOIR DE SURVIE" COMME MOYEN DE RESOCIALISATION DES SANS-ABRI

Mehdi SOUIAH*

Introduction

Quelle approche de ceux qui sont communément appelés les sans domicile fixe en Algérie ? Et surtout comment peut-on problématiser cette question ? Il revient de donner une réponse commune aux deux questions dans la mesure où, certes ce n'est pas la première fois qu'une telle question est traitée -ça a certainement fait l'objet de réflexion- mais nous sommes dans l'incapacité d'énumérer ces études. Aussi cela serait inutile de s'obstiner à vouloir explorer tous les documents qui traitent de la question SDF en Algérie, faute de temps et surtout de moyens car le système en matière de recherche bibliographique est peu développé, en ce sens que peu de travaux universitaires sont publiés, et à ma connaissance aucun d'eux ne traite de la question SDF. Ceci dit, il existe probablement des travaux universitaires, des mémoires et des thèses, en sociologie comme en psychologie, qui ont abordé le problème.

Le texte qui va suivre est le résultat d'une exploration tant bibliographique qu'empirique. C'est en fait une tentative de cerner la problématique de la question SDF dans le contexte algérien.

Qui sont les « SDF » ?

Si nous mettons le sigle SDF entre guillemets, parce que c'est bien par SDF que nous avons désigné la catégorie de personnes à étudier, quand nous avons rédigé l'axe du travail, mais à fur et à mesure que nous nous sommes avancé dans l'exploration bibliographique nous nous sommes rendus compte de la difficulté qu'il y avait à nommer fidèlement et objectivement cette catégorie de personnes. En effet, les définitions sont nombreuses et diverses, des termes tels que « ... « chemineau »,

* - Maître-assistant, Université d'Oran, chercheur au CREAD

« trimardeur », « nomade », « marginal », « sous-prolétaire », « sans-abri », « sans-logis », « exclu » ou « S.D.F. » font partie de l'appareil sémantique qui s'est progressivement constitué [...] autour de la pauvreté et de l'errance.¹ » C'est pour cette raison que nous allons nous en tenir au sigle SDF sans trop nous attarder sur ce qui conviendrait le mieux pour désigner cette catégorie, car ce qui compte le plus et c'est même plus productif de décrire des situations² dont la plus importante serait de s'approprier un espace public pour en faire un lieu de vie.

Donc le SDF, c'est une situation, mais c'est aussi un phénomène au sens sociologique du terme, c'est-à-dire un fait social quantitativement signifiant. Quoiqu'il n'existe aucun chiffre exact sur lequel nous pouvons nous appuyer pour dire combien il y a de SDF en Algérie.

Problématique

L'hypothèse sur laquelle nous nous appuyons est que les SDF sont des individus qui ont rompu avec le monde social, c'est-à-dire que leur échec dans une telle situation s'est accompli à travers un processus de "désocialisation" qui se définit par la rupture de liens avec la société (une société dotée d'une rationalité "conventionnelle", un modèle de l'être social). Cette rupture est traduite par la transgression d'un certain nombre de "normes" ce qui les laisse comme dirait Becker en situation d'"étrangers" et de "déviant" (outsiders)³, ainsi habiter/squatter les lieux publics, mendier, consommer de l'alcool et les psychotropes serait transgresser les normes sociales en vigueur (habiter une maison, travailler et observer les interdits alimentaires dictés par le religion). Seulement le passage d'une situation à une autre et d'un état à un autre, c'est-à-dire de la situation de l'homme ordinaire, du citoyen "normal" à l'état de sans abri ne s'accompagne pas seulement du seul processus de désocialisation, mais d'un double processus de "désocialisation/resocialisation". En effet, l'individu désocialisé essaye de se resocialiser avec ce nouveau monde dans lequel il a échoué, qui s'accomplit par l'appropriation de l'espace (la rue, les espaces publics), l'assimilation d'un mode de vie adapté à la vie dans la rue, la maîtrise de certaines pratiques dont la plus importante serait la "mendicité" et le tissage de nouveaux liens (de solidarité avec des individus qui sont dans la même situation). Cette resocialisation serait, en fait, la production et la mise en pratique d'un "savoir de survie".

¹ - DAMON, J., 2002: "Les "SDF", de qui parle-t-on? Une étude à partir des dépêches AFP", in. Population-F., Vol. 57, n° 3

² - Ibid.

³ - Cf. BECKER, H. S., 1985, Outsiders (études de sociologie de la déviance), Paris, Métailié

Un support identitaire, la rue

Pour définir la socialisation, je vais dire qu'elle est le processus par lequel un individu est transformé d'un être « asocial » en un être « social », et ce « en lui inculquant des modes de penser, de sentir et d'agir. [...] Cette intériorisation des normes et valeurs a également pour fonction de rendre siennes les règles sociales, qui sont par définition extérieures à l'individu...⁴», cela laisse entendre qu'il y ait un support identitaire, l'appartenance à une région, à une tribu, à une nation, etc. Si la désocialisation de ces individus se traduit par la perte de certaines normes sociales, et la transgression de certaines valeurs « morales », cela implique aussi une éjection, voire l'exclusion de la sphère identitaire, ou pour dire les choses simplement, la désocialisation qui est dans une certaine mesure une crise identitaire (ou plutôt la perte de repères identitaires). La resocialisation, quant à elle, implique la quête dans un premier temps, puis la conquête d'une nouvelle sphère identitaire. On va essayer de reconstruire son identité à partir du lieu de vie, c'est-à-dire la rue. La rue, hormis le fait qu'elle soit une configuration matérielle, renferme aussi une dimension symbolique.

Ceci fait surgir une nouvelle dimension, à savoir la dimension « symbolique » de l'espace, et là il y a lieu de distinguer la notion de symbolique d'une autre avec laquelle elle est souvent confondue, celle d'« imaginaire ». L'imaginaire « est l'ensemble des représentations [religieuses, scientifiques, littéraires] que les humains se sont faites et se font de la nature et de l'origine de l'univers qui les entoure [...] L'imaginaire c'est d'abord un monde idéal, fait d'idées d'images et de représentations de toutes sortes qui ont leur source dans la pensée. »⁵ Il est, en fait, un monde réel mais composé de réalités mentales. La symbolique, quant à elle, est la somme « des moyens et des processus par lesquelles des réalités idéelles s'incarnent à la fois dans des réalités matérielles et des pratiques qui leurs confèrent un mode d'existence concrète, visible, sociale. L'imaginaire n'est pas la symbolique, mais il ne peut acquérir d'existence manifeste et d'efficacité sociale sans s'incarner dans des signes et des pratiques symboliques.⁶» La rue devient alors un espace chargé de symboles que le SDF s'approprie pour construire une nouvelle identité, elle va servir de « ... « support identitaire » dans la construction de l'image de soi, de son identité personnelle. Le pouvoir identitaire des lieux fréquentés est d'autant plus fort que l'identité catégorielle des SDF recouvre les autres dimensions de la personnalité : le

⁴ - CHERKAoui, M., 1999, "Socialisation", in. Collectif: Dictionnaire de sociologie, Paris, Larousse

⁵ - GODELIER, M., 2007, Au fondement des sociétés humaines (Ce que nous apprend l'anthropologie), Paris, Albin Michel, p. 38

⁶ - Ibid. p. 39

présent semble alors reconfigurer le passé et le futur, les rêves d'enfance et les fictions personnelles.⁷» Tel est le « baptême identitaire » par lequel le SDF sera désormais associé à tel coin de rue, à tel banc, à telle place. « En découle également une certaine façon d'entrer en relation avec l'autre où il ne s'agit plus véritablement de sauver la face mais de mettre en application des tactiques du savoir survivre, de développer une « compétence », voir un art de la mendicité, ce qui ne doit pas faire oublier le caractère profondément subi d'une telle théâtralisation de soi.⁸ »

La resocialisation des SDF

Naturellement cette quête identitaire s'accompagne d'un apprentissage, d'une assimilation, d'une acquisition d'une somme de compétences qui leur permettront de survivre dans la rue. Ils se débrouillent avec les gigantesques contraintes qu'ils vivent et leurs « quelques opportunités qu'ils peuvent saisir, ils « bricolent » pragmatiquement leur existence quotidienne⁹ », mais pas seulement. Notre idée est que la resocialisation c'est aussi se positionner, se faire une place au sein de la société, non pas la société globale qui l'a exclu, mais celle composée d'individus endurent la même situation que lui. Des liens seront tissés, des groupes d'intérêts seront formés, etc. Donc c'est cet ensemble de compétences que nous aspirons à explorer et à étudier.

Explorer le monde des sans-abri

La stratégie que nous avons suivie, comporte deux volets : l'exploration bibliographique, et l'exploration empirique. Pour ce qui est de l'exploration bibliographique, nous nous sommes penchés sur tout ce qui a trait à la question SDF, aux notions de pauvreté et d'exclusion, etc. Quant à l'exploration empirique elle comprend des entretiens que nous avons effectués auprès des responsables de la Direction de l'Action Sociale (DAS-Oran), des membres du Croissant Rouge et des membres d'une association d'aide aux sans-abri. L'exploration empirique comprend aussi des sorties de terrain dans le but de localiser les lieux squattés par les SDF d'Oran.

Dans la continuité de ce deuxième volet dans la mesure où ces tournées prévues pour la localisation se sont très vite transformées en actes d'observation

⁷ - MARCHAL, H.; STEBE, J.-M., 2008, La ville (territoires, logiques, défis), Paris, Ellipses, p. 63

⁸ - Ibid., p. 63

⁹ - DAMON, J., 1999, "Les sans domicile fixe", in. Regards sur l'actualité, n° 250

directe des SDF, de leur mode d'appropriation des espaces publics et de leur manière « de gérer le temps ». Ce que nous avons pu constater, par ailleurs, c'est que ce sont des individus très méfiants, avares du verbe, et il est très difficile, dans un laps de temps court du moins, de gagner leur confiance. Ceci dit, nous avons pu mener des entretiens auprès de six sans abri et individus qui ont connu l'expérience de la rue et nous avons pu nous entretenir avec, dont quelques-uns dans les centres prévus pour les accueillir. Le travail d'exploration empirique s'est étalé sur une période de deux mois, ce qui nous a permis de récolter des données qualitatives rendant possible la rédaction du présent texte.

Les techniques utilisées sont donc : l'observation directe, l'entretien semi directif, et le récit de vie.

*L'observation directe (ou participante externe*¹⁰). Cette technique que nous avons utilisée consiste à observer « de l'extérieur » la réalité sociale des sans abri, autrement dit à être le témoin des comportements sociaux, des agissements de leur manière de "survivre" dans la rue, et ce en participant un moment à la vie de ces individus, afin de capter leurs comportements au moment où ils se produisent¹¹. *L'entretien semi-directif (ou semi-dirigé)* outil du recueil des discours, se distingue des autres outils méthodologiques par la « mise en œuvre des processus fondamentaux de communication et d'interaction humaine »¹². Pour se faire nous avons établi un « guide d'entretien » regroupant un certain nombre de questions correspondant aux différents axes de notre recherché¹³. *Le récit de vie*, une variante de l'entretien. Tel que nous l'avons pratiqué, nous avons voulu que cela soit une constitution d'éléments biographiques issus de l'entretien, considérant qu'il y a « récit de vie » dès lors que l'enquêté évoque un épisode quelconque d'une expérience vécue¹⁴.

I. Etat des lieux

Les SDF à Oran, ils sont là, présents devant nos yeux, nombreux. L'homme ordinaire irait même à dire que leur nombre ne cesse de croître. Seulement ce nombre, personne ne le connaît. Chaque institution et chaque organisme a ses

¹⁰ - Cf. la définition de l'OPE, LAPASSADE, G., 1991, L'ethnosociologie (analyse institutionnelle), Paris, M. Klincksieck, p. 41

¹¹ - QUIVY, R. ; VAN CAMPENHOUDT, L., 1995, Manuel de recherche en sciences sociales, Paris, Dunod, p. 199 - 200

¹² - Ibid. p.194

¹³ - L'échantillon est composé de six enquêtés : 2 vivants dans la rue et 4 rencontrés dans les différents centres d'accueils de la "wilaya" d'Oran, Pour ce qui est de la répartition par sexe : Deux de sexe féminin âgées de 40 et 50 ans, quant aux autres leur âge varie entre 14 (pour le plus jeunes d'entre eux) et 60 ans.

¹⁴ - BERTAUX, D., 1997, Les récits de vie, Paris, Nathan, p. 32

propres chiffres, mais nous ne pouvons-nous fier à aucun d'eux. J. Damon explique que cette difficulté relève du fait que, « ...les sans-abri mobiles dans les villes, parfois cachés pour se protéger, échappent largement aux investigations statistiques traditionnelles construites sur la notion de ménages logés ¹⁵».

Ainsi en 2005, Djamel Ould Abbas, alors ministre de la solidarité avait déclaré que l'Algérie comptait 120 000 SDF soit une moyenne de 18 sans abri dans chaque commune. Deux années après cette déclaration, El khabar publie les résultats d'une enquête menée par le ministère de la solidarité nationale, avançant le chiffre suivant : 29 000 SDF dans les rues d'Algérie¹⁶. La différence est importante. A-t-on, dans un laps de temps aussi insignifiant, pu réduire le nombre des sans abri à son quart ? Même si nous ne pouvons nous fier à ces chiffres nous ne pouvons nous permettre de dire qu'ils sont faux, car ce sont des ordres de grandeur qui ont, à une période donnée, à une saison donnée, reflété plus ou moins la réalité. On n'obtiendra pas les mêmes chiffres d'un recensement effectué au mois de décembre d'un autre effectué au mois de mai. L'expérience montre que c'est en été que leur nombre est le plus important, c'est ce que nous a expliqué un responsable de la DAS, « *je pourrais vous dire qu'il existe à Oran près de 2 000 SDF, mais je sais aussi que ce chiffre est loin, très loin même, d'être vrai, il est impossible de les compter, c'est un casse-tête que de vouloir les dénombrer, mais c'est important de le faire. On essaye de leur porter notre aide du mieux que nous pouvons, en se basant sur un ordre de grandeur allant de 2 000 à 4 000 [...]* ».

1. De la difficulté à recenser les SDF

La difficulté à dénombrer les SDF résulte de la difficulté de les définir. Qui sont véritablement les SDF ? En fait, l'appellation Sans Domicile Fixe est une appellation fourre-tout, que la presse et/ou les autorités publiques utilisent souvent à tort pour désigner un certain nombre de catégories de personnes. Ainsi donc, les malades mentaux sillonnant les rues des villes algériennes, les mendiants, et bien d'autres encore sont tous désignés comme étant des SDF alors qu'en réalité, il n'y a que l'apparence qui fait croire qu'ils le sont, et ce, par le seul fait qu'ils se sont trouvés à un moment donné dans la rue.

A bien observer « ...ce qui est rassemblé derrière le mot SDF, il apparaît un important éventail de situations, ne serait-ce que face au logement, qui va de l'habitation dans la rue jusqu'à l'habitat insalubre en passant par l'habitation de

¹⁵ - DAMON, J., 2002, La question SDF (critique d'une action publique), Paris, PUF, p. 139

¹⁶ 29 ألف متشرد في شوارع الجزائر "، الخير ، 5203 يوم 27 ديسمبر 2007

fortune ou l'hébergement chez des proches.¹⁷» Les SDF sont les personnes qui font la manche aux coins des rues, qui fouillent dans les poubelles, et qui dorment dans la rue, cela désigne des personnes devenues les symboles de la grande pauvreté, de l'exclusion¹⁸. **Ce qu'il faut retenir par ailleurs, c'est que le SDF est avant tout celui qui n'a pas de lieu d'habitation, un être assisté, un exclu de la société, un « grand-pauvre ».**

Selon les critères sociodémographiques nous pouvons distinguer quatre grandes catégories, les jeunes (dont le terme usuel est enfants des rues), les malades mentaux, les femmes, les familles.

Nous avons eu du mal à faire parler les gens sur la question de la pauvreté ou la grande pauvreté. Nous avons émis alors l'hypothèse selon laquelle cette question représentait un sujet tabou, lié à des considérations qui nous dépassaient. Et dans les efforts fournis pour élucider ce point nous avons découvert que tout est une question de représentation, de perception de la chose. Car ce n'est pas le fait de parler de la pauvreté qui faisait problème, mais cette association pauvre/SDF qui provoque cette réticence. L'image que l'on se fait du pauvre (ou plutôt du *meskin* ou *Fakir*) ne collait pas à « l'être immonde, ivrogne, sale et rustre » qu'est le SDF. « Pauvre », est plutôt un adjectif que l'on accole généralement à quelqu'un qu'on aime, qu'on chérit, qu'on prend en affection, un frère, un ami, un voisin.

Nous reviendrons plus loin, et plus profondément sur la représentation du SDF.

2. L'espace public comme laboratoire d'étude sociologique

Dans son texte « La ville comme laboratoire sociale », R. E. Park avait écrit, « la ville est le monde que l'homme a créé, c'est aussi le monde dans lequel il est désormais condamné à vivre. Ainsi indirectement est sans avoir clairement conscience de la nature de son œuvre, en créant la ville, l'homme s'est recréé lui-même. C'est en ce sens et à cet égard que l'on peut considérer la ville comme laboratoire social¹⁹ ». De la même manière, le SDF qui a choisi de vivre dans la rue, dans une place, sur un banc public. En marquant son territoire il se condamne lui-même à vivre dans le lieu qu'il a choisi, autrement dit le choix du lieu de squatter marque par la même occasion une reconfiguration de la vie du SDF, et un long processus d'appropriation, d'adaptation au nouvel lieu dans lequel il a échoué se met

¹⁷ DAMON, J. ; FIRDION, J.-M., 1996, "Vivre dans la rue : La question SDF", in, PAUGAM, S. (s/d) : L'exclusion (l'état des savoirs), Paris, La découverte, p. 376

¹⁸ - DAMON, J. 1998, Vagabondage et mendicité, Paris, Flammarion, p. 44

¹⁹ - GRAFMAYER, Y. ; JOSEPH, I. (prés./trad.), 1990, L'Ecole de Chicago (naissance de l'écologie urbaine), Paris, Aubier, p. 167

en route, autrement dit un endossement d'une nouvelle identité. C'est aussi un laboratoire, parce que c'est un lieu d'interaction, d'échanges symboliques entre différents individus et différentes catégories sociales, étrangères les unes aux autres. C'est toutes ces considérations que nous aspirons à explorer et étudier.

3. Compte rendu des observations in-situ

Le recensement des espaces squattés par les SDF ne peut être fait que la nuit, ou du moins une partie de ces espaces. Le jour, seuls des indices dans une aire publique, un abribus, un porche, tels que des cartons, des couvertures, un martelas, un ballot de vêtements, etc. peuvent informer sur la présence d'un SDF. Hormis ces détails, il nous est, presque à tous les coups, impossible de soupçonner leur présence. La journée le SDF « travaille », il se rend sur son lieu de labeur, un coin de rue dont seul lui connaît les vertus, il sait par cœur l'heure de grande affluence, le lieu dont il est sûr d'être tranquille, de ne pas être dérangé, ni par les forces de l'ordre, ni par les citoyens. Tranquillement, tendant la main, il fait appel à la charité des passants. « *Mendier ce n'est pas un travail, c'est même contraire à la morale* », nous dira un commerçant de la rue Khemesti avant d'ajouter, « *je ne comprends pas qu'on puisse les laisser ainsi à gêner les passants, et à défigurer le paysage. Moi je ne peux pas faire grand-chose à part les chasser à coups de ballet de la devanture.* »

Nous pouvons distinguer entre deux sortes d'espaces squattés. Ce que nous avons appris à travers les observations et les « discussions » que nous avons eues avec quelques-uns de ces « squatteurs » (concernant ce point, j'évite de parler en terme de SDF), c'est que l'élection de cet espace dépend de « l'acuité des contraintes ». Ainsi un individu qui n'a jamais connu cette situation de « *vagab* » comme l'appelle les plus jeunes d'entre eux, ne peut pas s'établir dans n'importe quelle place publique et n'importe quelle rue.

a. *Espaces des nouveaux et des « fugueurs »* : C'est à peu près pareil dans toutes les villes d'Algérie, il existe des endroits qui, la nuit, ne désemplissent pas de « passeurs de nuit à la belle étoile ». De ces endroits, nous pouvons citer par exemple les abords des prisons, et comme ici à Oran, le long de l'enceinte du Jardin Public. A ceci, il existe une double explication, la première est liée à la deuxième.

La première serait que ceux qui élisent « couche » dans de tels endroits, sont pour la plupart du temps, soit des fugueurs, de jeunes garçons ou filles (plus de garçons que de filles), qui se sont sauvés de chez eux pour un différend avec les

parents ou autres, soit parce qu'ils sont nouveaux dans le « domaine » et qui n'ont pas encore tout à fait assimilé les codes de la rue.

La seconde que dans la fragilité de la situation, l'instinct de survie de ces individus et leur quête de la sécurité les conduit vers des endroits où ils se sentent à l'abri des risques que pourrait comporter les rues d'Oran aux heures avancées de la nuit. Se croire aux abords des prisons, ou près du siège de la sûreté de Wilaya (le mur d'enceinte du jardin public), cela les rassure, et leur procure un sentiment de sécurité.

b. Espaces appropriés ou le passage du temporaire au permanent : Les plus anciens, ceux qui ont fini par « accepter » leur situation de SDF et ayant « pris conscience » de cette « nouvelle identité », s'établissent dans d'autres lieux. Autrement dit, avoir conscience que la situation d'habiter la rue pourrait durer plus longtemps que prévu, et que d'essayer d'y remédier reste un but difficile à atteindre. Aussi ayant acquis quelques « savoirs » et « réflexes » qui leur permettent de détourner les contraintes et les risques de la vie des rues. Ceci marque le début d'une nouvelle quête, celle du « territoire ». De ces endroits « territorialisés », nous pouvons évoquer, les arcades qui ont un public composé essentiellement de familles (père, mère et enfants, mère et enfants, etc.), les abords de la cathédrale, la place de la cathédrale (public masculin exclusivement ayant un penchant pour la boisson), la place 1^{er} Novembre, la place de la grande poste (un public mixte, hommes, femmes, travailleurs du sexe²⁰)

De ce compte rendu se dégage une première hypothèse : Un Sans-abri accompli, est un individu qui est passé par un parcours, une « trajectoire » à travers laquelle il a acquis une somme de connaissances, un « savoir », tout en abandonnant un autre, celui de la société dont il faisait partie, à savoir la société des gens « normaux » (peut-être aussi une combinaison entre les deux savoirs ?). Ce remplacement/combinaison s'accompagne de la quête territoriale. Des études visant l'analyse du phénomène (dans une autre situation que celle de l'Algérie) montrent que ce processus comporte trois « moments » : « fragilisation », « routinisation » et en fin « sédentarisation »²¹.

²⁰ - Cf. MEBTOUL, M. (s/d), 2006, Travail du sexe en Algérie (Hommes et femmes face à la stigmatisation), Oran, Doc. GRAS

²¹ - DAMON, J. : Vagabondage et ... op. cit. p. 46

II. La « carrière » du sans abri ou l'accomplissement d'un processus

Cette section va être consacrée à la question relative à l'accomplissement du processus de sédentarisation, ou bien si l'on utilise un vocable propre aux goffmaniens : études de la « carrière » SDF. Nous reviendrons sur l'acceptation du mot « sédentarisation » plus loin. Même si nous ne pouvons pas considérer les SDF comme une catégorie homogène -en ce sens que chaque individu qui la compose a son propre passé et son vécu-, nous pouvons tout de même avancer que la carrière d'un sans-abri comporte trois étapes :

1. Fragilisation

Cette première étape marque le passage de la situation de l'« homme ordinaire », le « bon citoyen » à la situation de sans abri. Ce passage est provoqué par une rupture d'un certain nombre de liens qui le maintenaient attaché à la société dans laquelle il a vu le jour et s'est vu grandir, la société à laquelle il appartenait, autrement dit l'univers des « normaux ». J. Damon nous apprend que la fragilisation est l'étape la plus courte dans la carrière du SDF, « deux suites sont possibles. Quelques heures ou quelques jours après être entré, la personne peut sortir en retrouvant [...] des ressources stables. Dans le cas, **le SDF poursuivra sa carrière en maîtrisant mieux son existence quotidienne** ²²» (c'est nous qui soulignons). Cette étape se caractérise par :

a. **Rupture du lien social** : par lien social est désigné cet ensemble de relations unissant l'individu à « son » groupe. Les formes de ces liens sont multiples et diffèrent d'une société à une autre ; seulement il faut noter que c'est ce qui garantit à l'individu la protection et la reconnaissance. S. Paugam explique que « la protection renvoie à l'ensemble des supports que l'individu peut mobiliser face aux aléas de la vie (ressources familiales, communautaires, professionnelles, sociales...), [quant à] la reconnaissance, elle renvoie à l'interaction sociale qui stimule l'individu en lui fournissant la preuve de son existence et de sa valorisation par le regard de l'autre ou des autres. L'expression "compter sur" résume assez bien ce que l'individu espérait de sa relation aux autres et aux institutions en terme de protection, tandis que l'expression "compter pour" exprime l'attente, tout aussi vitale, de reconnaissance ²³». La rupture de ces liens se fait au moment où ces sentiments

²² - La question SDF, op. cit. : p. 154

²³ - PAUGAM, S., 2008: Le lien social, Paris, PUF, p. 63

de reconnaissance envers les autres et des autres envers lui, cessent d'exister. Cela marque aussi la perte de la conscience de soi-même, car le « sujet » ne prend conscience de lui-même que quand il apprend à considérer ses actions « à travers les échanges qu'il établit avec des personnes, elles-mêmes engagées et orientées les unes envers les autres. » Comme l'explique H. G. Mead. Et c'est ce que nous avons constaté à travers les entretiens que nous avons effectués. Tous, exception faite de quelques rares personnes interrogées, nient au premier abord toute existence d'attaches les reliant à la société à laquelle ils appartenaient. Cela va de même quand il s'agit de raconter son ancienne existence. Il leur est difficile d'évoquer le passé, le présent leur importe plus, décrire leur situation actuelle leur est plus aisé. « *Non, je n'ai pas de famille*, nous dira l'un d'eux.

Que leur est-il arrivé ?

- *Je ne veux pas parler de ça, et en plus ce n'est pas important.*

Pourquoi pas ?

- ...

Vous avez bien eu des parents des frères ?

- *...comme tout le monde.* » [enq. N°6 : M. 45 ans, Caserne Chaâbane]²⁴

C'est par ces formules laconiques que H'mida avait daigné nous répondre. Nous n'avons pu arracher plus de détails sur sa vie antérieure à celle de la vie dans la rue. Le plus ancien détail que nous avons pu apprendre, c'est qu'il est SDF depuis huit ans. Rien sur ce qu'il a été, sur sa famille, ses amis, son ancienne adresse, ni comment il s'est retrouvé dans la rue.

« [...] ils ont tout fait pour me chasser de la maison, il n'y a pas de raison pour que je me souvienne d'eux » [enq. n° 4 : F. 50 ans, FPHOran] me dira une autre. L'hypothèse que nous pourrions avancer à ce stade de l'analyse c'est que ce refus/difficulté d'évoquer le passé est dû essentiellement à ce que pour s'adapter et se familiariser à la nouvelle situation, ils sont obligés de faire le « deuil »²⁵ de leur ancienne vie, pour ceux qui poursuivront la carrière du SDF du moins. Le travail du deuil étant fait, une deuxième étape s'en suit celle de la routinisation.

b. L'exclusion économique : A cette rupture des liens sociaux, s'ajoute une situation d'extrême pauvreté. Les SDF sont, en effet, des individus qui n'ont aucune ressource financière. Cela explique en partie pourquoi ils peinent à trouver

²⁴ - Pour ce qui est des données factuelles mises entre crochets nous avons mentionnées celles qui nous ont paru nécessaires à savoir le « sexe », l' « âge », et le « lieu de rencontre » qui est au même temps le lieu de vie de l'enquêté.

²⁵ - Le "travail du deuil", tel que l'explique Freud, est un travail intrapsychique qui permet de surmonter la détresse et la douleur morale qui accompagne la perte d'un être cher, ou comme est le cas pour la frange étudiée le divorce avec le groupe d'appartenance.

un « chez-soi » et justifie au même temps le recours à la mendicité et quelques autres pratiques qui relèvent de la survie, que nous analyserons en détails plus loin.

c. **La grande exclusion** : cette expression pourrait correspondre à ce qu'appelle E. Goffman « stigmaté », car ce n'est pas le fait d'être affligé d'un seul « handicap » qui stigmatise l'individu, mais c'est bien la somme de plusieurs discrédits²⁶. Le SDF est stigmatisé par le fait qu'il est exclu des « sphères conventionnelles » : exclu de la sphère sociale par la rupture des liens sociaux et le non-respect des règles morales ; de la sphère économique du fait qu'il est refoulé « hors de la sphère productive » ; etc.

2. **La routinisation**

Nous pouvons considérer cette étape comme une étape d'apprentissage, c'est dans cette phase que commence l'apprentissage des « ficelles de la situation », « l'art de la survie dans la rue ». Elle marque, comme l'explique J. Damon, un engagement plus long dans la carrière, « à force de temps passé dans la rue [...], les modalités de la vie quotidiennes se composent à partir d'activités qui deviennent routinières. [...] Avec le temps, ils assemblent des stratégies, des tactiques, des routines, qui sont matérielles, interpersonnelles et psychologiques. Ces répertoires n'émergent pas *ex nihilo*. Ils sont façonnés et appropriés par des sans abri qui font preuve d'ingéniosité, de compétences et de maîtrise relative des offres de services dont ils peuvent se saisir. ²⁷»

a. **Les espaces de la routinisation** : c'est dans des espaces de forte concentration de sans abri occasionnels ou de futurs SDF, que le travail de routinisation se met en marche. Nous avons évoqué plus haut quelques-uns de ces espaces. Ce que nous avons observé aux abords de la prison, c'est un espace bouillonnant, l'activité y est en permanence. Des amitiés qui se lient, mais aussi des querelles qui éclatent. C'est une autre société qui vit en parallèle, avec ces règles de conduite et un code qui régule les relations entre ses membres tel que nous l'a expliqué Saïd un jeune adulte : « *avant je passais la nuit dans un hammam, pas loin d'ici d'ailleurs, mais j'ai vite compris que les quelques dinars que je déboursais pour occuper quelques-unes de ses dalles ne garantissaient nullement ma sécurité et en plus quand on est dans un espace fermé la puanteur double de son intensité, au moins ici on est à l'air libre, même si mes voisins puent des pieds je ne me rends*

²⁶ - Cf. GOFFMAN, E., 1975, Stigmaté, les usagers sociaux de l'handicap, Paris, Minuit

²⁷ - DAMON, J. : La question SDF, op. cit. p. 154

même pas compte [...] Je sais qu'ici il n' y a pas que des honnêtes gens. Des voleurs, des ivrognes et même des dealers y passent leurs nuits, mais l'avantage c'est que je les connais tous, à moi il ne peut rien arriver, au contraire si je manque de quelques chose je sais à qui je vais le demander, même chez les voleurs on trouve des « gens biens ».[...] Toutes les femmes que tu vois ici, chacune à une histoire : qui est orpheline, qui s'est sauvée de la maison, qui elle a été contrainte de se prostituer, etc. [...] nous leur garantissons la sécurité et elles...elles nous garantissent le bonheur. » [enq. n° 3 : M, 35 ans, Oran/centre-ville]

b. L'organisation sociale de l'espace : si l'on prend seulement le cas de l'espace que nous venons d'évoquer, nous dirons que c'est un espace qui fonctionne à plusieurs rythmes et avec un « centre » et une « périphérie ». Le centre serait l'espace des habitués des membres plus ou moins permanents. Chacun de ces membres à son propre territoire, marqué par la seule présence de ses effets : un carton en guise de matelas, un ballot de vêtements, etc. Ils sont aussi les plus anciens à s'établir dans cet espace. Entre eux, ils se connaissent assez pour qu'aucun d'eux n'empiète sur l'espace « privé » de l'autre. Ils sont, aussi, ceux qui ont les meilleurs emplacements, les plus confortables. Les autres « les nouveaux » sont refoulés vers la périphérie, c'est-à-dire les espaces que les anciens, pour une raison ou une autre, ne veulent pas.

c. La « lutte des places » : Nous empruntons cette expression à V. de Gaulejac, pour décrire, justement, le rapport des SDF dans l'espace « temporaire », c'est une véritable lutte qui s'exerce entre eux. Entre les anciens (les habitués ou les permanents), et ce, en ce qui concerne la préservation et la protection de son espace privé. Et en second lieu entre les anciens comme groupe plus ou moins homogène, et plus ou moins solidaire et entre les nouveaux qui vivent une situation de fragilité et qui peinent à s'imposer dans cet espace dont ils ne maîtrisent pas encore les codes. La définition que donne Gaulejac à la lutte des places colle à la perfection à la situation de ces « nouveaux venus », c'est-à-dire une lutte d'individus solitaires contre la société (représentée dans le cas présent par la communauté des anciens) pour retrouver une « place »²⁸. Nos entretiens avec les encadreurs des différents centres d'accueil « de personnes en détresse » nous ont révélé que lors des opérations de ramassage, il leur est plus facile de récupérer et surtout de garder les personnes qui sont dans la rue depuis une courte période et ce, justement parce qu'ils ont du mal à vivre dans la rue et sont le plus souvent agressés par les anciens.

²⁸ - GAULEJAC, V. (de) ; TABOADA-LEONETTI, I. (s/d), 1994, La lutte des places, Marseille, Hommes et perspectives, p. 19

« Nous arrivons à réintégrer les uns dans leurs foyers. Ceux qui restent, on essaye dans la mesure du possible de les placer dans les centres ou institutions qui correspondent à leur profils, centre des mineurs, foyers pour personnes âgées ou l'asile psychiatrique », nous a confié un éducateur de la « caserne chaâbane ». Il nous a aussi appris qu'on peut prendre goût à la vie dans la rue, jouir d'une liberté qu'on ne peut pas se permettre dans une société telle que la nôtre, « ... ce n'est pas par hasard que nous n'arrivons pas à les garder chez nous. Même en pleine tempête, ils préfèrent rester dehors. »

3. La sédentarisation

La sédentarisation serait la prise de conscience du territoire de la part du sans abri, « avoir conscience qu'il peut s'approprier un espace ». Cette prise de conscience ne vient qu'après une longue période d'apprentissage et d'assimilation d'un savoir et d'un « mode de vie », autrement dit, revêtir l'identité du SDF. Seulement une identité ne peut être entière /opérationnelle si elle n'est pas liée à un espace, un « territoire ». Ainsi, donc, tout SDF « accompli » est un SDF identifiable à un espace, à un coin de rue, à un banc public, à un abribus, etc.

a. *Pourquoi y a-t-il tant de sans abri au centre-ville ? C'est un choix stratégique de la part des SDF que de s'établir au centre-ville, c'est là où s'offrent le plus d'opportunités, lieux de grande affluence le jour, et des rondes du samu social, croissant rouge, la nuit. Certes ils s'établissent dans les différents espaces et places publiques que compte le centre-ville mais jamais très loin de « points » d'arrêts du samu ou du fourgon du croissant rouge, ils savent à quelle heure il passe et où il va s'arrêter. « C'est un pacte entre les gens du samu et les sans-abri, nous explique l'éducateur de la caserne chaâbane, les sans-abri évitent de trop fatiguer les samuistes, et ces derniers épargnent aux sans-abri la souffrance d'une nuit passée le ventre vide. »*

b. **De l'appropriation de l'espace²⁹ ou la place publique comme « espace de vie »** : pour ceux qui ont choisi de s'établir dans une place publique ou dans un autre lieu, ceci représente pour ces « sédentaires » un véritable « espace de vie », car c'est là où ils passent la majeure partie de leurs nuits, ils y gardent leurs « effets personnels ». Ils savent qu'avoir ces effets-là, mis en évidence, est une

²⁹ - L'appropriation de l'espace : peut être définie comme la maîtrise de l'environnement matériel dans lequel évolue un groupe/individu défini. Elle est l'aboutissement d'une expérience de l'espace acquise au fil du temps.

garantie, dissuasive de toute tentative de « profanation » de la part des autres (SDF ou pas). Cette appropriation est en même temps matérielle, du fait de la présence du carton-lit, du ballot de vêtements, des récipients de fortune qui leurs servent de vaisselles, etc. mais aussi symbolique car elle informe sur celui qui occupe ce lieu et maintient à distance tout éventuel squatter.

Notons par ailleurs que ces lieux leur garantissent aussi une tranquillité, qui leur permet de passer une nuit paisible et de « noyer leur malheur » à l'abri des regards indiscrets, un sans-abri survit le jour et vit la nuit. En effet, préserver son intimité est l'un des soucis qu'on prend en compte dans l'élection du lieu du squatte. L'idéal serait un lieu qu'on ne fréquente peu ou pas la nuit, dans ce cas-là les espaces verts, les abris-bus ou quelques places du centre-ville font tout à fait l'affaire.

Fragilisation, routinisation et sédentarisation sont donc les trois étapes par lesquelles passe le SDF. Il est premièrement socialement et économiquement fragilisé, ce qui le laisse dans une situation d'extrême précarité et l'exclut par la même occasion du monde social dans lequel il évoluait pour échouer dans la rue ; il apprend peu à peu à survivre et surtout à vivre dans la rue, et ce, en tissant des liens avec des individus subissant les mêmes « malheurs » que lui, en côtoyant une catégorie de gens pour qui seule la « fin » compte à leurs yeux : passer une nuit le ventre plein et tant pis si ce « pain » a été gagné en faisant la manche ou en se prostituant. Ce mode de vie assimilé, une nouvelle quête commence, celle de la stabilité et l'installation dans un espace, un territoire qui soit au moment même un refuge et un support identitaire.

Ce processus de sédentarisation commence avec un moment celui de la « fragilisation » : rupture d'avec la société normée, codifiée dans laquelle il vivait, ce qui le laisse en état de « désocialisation ». S'ensuit un long processus d'apprentissage et d'assimilation d'un mode de vie et l'entrée dans une autre société ayant elle aussi ses propres codes. Cette rupture et ce passage « d'un univers social à un autre » marquent aussi le commencement d'un autre processus celui de la « resocialisation ».

III. Désocialisation, resocialisation

La socialisation est différente de l'éducation dans l'acception durkheimienne du terme puisque celle-ci consiste en l'action de la génération adulte sur la génération plus jeune et ce, en inculquant à l'enfant « les manières de penser, de

sentir et d'agir »³⁰, autrement dit de donner à l'enfant les moyens d'appartenir à la société. La socialisation est plus large et elle désigne ce long processus d'adaptation et de "normalisation" de l'individu. Il s'agit, pour la société, de fabriquer les individus à son image. La désocialisation serait, en quelque sorte, l'échec de ce processus et de la société elle-même. Seulement il se trouve, ainsi que E. Goffman l'a signalé, que même, s'agissant de malades mentaux, le terme « désocialisé » est trop fort, « puisqu'il implique la perte des aptitudes fondamentales à communiquer et à coopérer » et préfère parler en termes de « déculturation », « désadaptation »³¹, aussi les catégorisations, « ...établies à partir d'un processus dit de désocialisation aboutissent à nier toute rationalité aux SDF et à les considérer comme malades »³². Si tel est le cas essayer de comprendre et d'analyser le savoir de survie des SDF n'aurait aucun sens puisque pour qu'il y ait savoir il doit y avoir rationalité. Et c'est ce qui laisse J. Damon dire que cette appréciation est « éminemment discutable », et « plutôt que de s'arrêter au seul processus de désocialisation, il semble plus pertinent de repérer des mécanismes conjoints, sous forme d'un couple : socialisation/désocialisation »³³. Suivant cette logique, nous nous permettons de supposer que cette « désocialisation » représente chez le sans abri un moment non pas dans sa carrière de SDF, mais de sa vie toute entière, suivie d'un autre processus celui de la resocialisation.

1. **La resocialisation**

Le mot resocialisation, est ici employé dans le sens de « reconfiguration des rapports avec autrui ». Car si la désocialisation est la rupture des liens sociaux, ce qui implique une perte des moyens qui permettent au sans abri de rester sociétaire de son groupe initial, la resocialisation est un effort de combler le vide laissé par la perte de ces moyens, en les remplaçant par d'autres.

a. **Renouer avec la société** : Cela serait une erreur que de continuer à parler du SDF tel un individu désocialisé et désaffilié, car sa survie dépend en premier lieu de sa capacité à communiquer avec les autres. *Avec ces compagnons*, à savoir les autres sans abri, surtout dans les première et seconde étapes de sa

³⁰ - Soit, le processus par lequel la société impose aux enfants ses règles et ses valeurs. « La socialisation est donc selon Durkheim à la fois une transmission intergénérationnelle, une inculcation institutionnelle et une transformation personnelle des enfants, d'êtres individuels prisonniers de leurs besoins et désirs, en « être sociaux » dotés d'un sens moral, capable de faire valoir des idéaux collectifs. », « Socialisation », in. Dictionnaire de sociologie, Larousse, op.cit.

³¹ - DAMON, J., 2003, « « Désocialisés » et « désaffiliés ». Remarque à partir du cas des SDF », in Documentation française, n°314

³² - Ibid.

³³ - Ibid.

carrière (fragilisation, routinisation). Ceux qui vont jouer le rôle de la famille (comme institution de socialisation) qui va l'initier (par mimétisme) à l'art de la survie. Avec les autorités, les forces de l'ordre mais aussi avec les agents de l'action sociale, du croissant rouge et autres associations. Avec les passants, et ce, en théâtralisant, et en mettant en valeur sa « misérable existence ».

b. **Gagner sa vie** : En effet, de ces stratégies de survie, il y a la mise en valeur et la mise en scène de leur misère. Le SDF a conscience que gagner sa journée en mendiant dépend de sa capacité à vendre son image, à communiquer avec les autres, à mettre en avant tous les attributs susceptibles d'attendrir le cœur du passant : l'apparence physique, mais aussi un discours mêlant les prières aux lamentations. Ainsi donc le SDF comme tout autre mendiant est assez innovateur quand il s'agit de vendre son image.

Seulement mendier n'est pas le seul « gagne-pain » des sans abri, il existe d'autres moyens, non moins efficaces, la fouille des poubelles, par exemple, en quête d'objets recyclables, le plastique mais aussi le fer très convoité en ce moment. « ...cela me garantit un bon repas le soir et quelques tubes de colle. » [enq. n°1 : M. 14 ans, Oran/Centre vill], nous avait répondu Brahim, un adolescent (14 ans).

Il y a aussi le travail du sexe, surtout pour les adolescents et les femmes. Souvent la prostitution est utilisée comme moyen de protection, c'est-à-dire qu'on préfère se mettre en couple avec un autre SDF que d'être victime d'une agression.

c. **A propos de la grande exclusion** : Doit-on être d'accord avec ce qu'avait dit P. Bourdieu, à savoir qu' « Il n'est personne qui ne soit caractérisé par le lieu où il est situé de manière plus ou moins permanente (être « sans feu ni lieu » ou « sans domicile fixe », c'est être dépourvu d'existence sociale)³⁴ » ? Il nous est avis que c'est une question qui supporte les deux réponses. Nous pouvons en effet répondre par l'affirmatif, comme nous pouvons répondre par le négatif. Tout est une question d' « appréciation », M.-L. Pellegrin, dirait plutôt d' « énonciation », et de catégorie langagière qu'on utilise dans l'énonciation. A propos des peuples primitifs, Pellegrin avait écrit que la distance entre « nous-mêmes » et eux est « ...en rapport avec l'attrait que, à la différence d'eux, nous éprouvons pour une complétude, toujours imaginaire : celle-ci s'oppose au sentiment d' « incomplétude » qui admet le vide, la séparation, l'absence propre au registre du symbolique.³⁵ » Pour expliquer ces propos nous allons dire que la complétude imaginaire serait la représentation que l'on fait de la « normalité » (avoir un toit, avoir une famille, travailler, etc.). L'incomplétude symbolique serait au contraire la rupture avec ce mode de vie (vivre dans la rue, mendier, etc.). Si l'on suit cette logique, le SDF serait, dans un registre

³⁴ - BOURDIEU, P., 1997, Méditations pascaliennes, Paris, Seuil, p. 162

³⁵ - « Catégorie « faibles », catégorie « heureuses » ou le « hau », coutume Maori », in. Incontri, n° 4-5, 1995-96

de la complétude imaginaire, un marginal, un exclu, un être « socialement inexistant ». Et seulement un sans domicile fixe, qui mène son existence de sans demeure, d'occupant de la rue, et qui n'a pas besoin d'un travail conventionnel pour survivre, dans le registre contraire.

Retenons que la resocialisation du sans abri se fait en premier lieu en contact avec une catégorie de personne qui vit la même situation que lui, et que par « mimétisme » s'acquiert un savoir de survie, ce qui le rend indépendant par rapport à ce groupe d' « accueil ». La quête du territoire serait, alors, une suite naturelle des événements et la dernière station de ce processus.

Conclusion

Ce que nous avons voulu faire à travers ce texte c'était de démontrer que, loin de cette vision réductrice qui le considère comme un individu désaffilié, désocialisé et socialement inexistant, le sans abri était, tout au contraire, un individu ayant un savoir qui lui permet de survivre dans la rue et auprès de la société. Ce savoir s'acquiert au fil du temps, au contact de ses « compagnons de galère », mais aussi au contact de la société, celle des gens normaux.

La carrière du SDF est composée de trois stations, c'est au cours des deux premières qu'il assimile l'essentiel de son savoir, par mimétisme au contact de ses compagnons et aussi par interaction avec différents acteurs de la société. En effet tout en mettant en scène sa situation d'exclu, le sans abri transforme à son avantage sa situation de « grand exclu », et ce, en profitant des aides allouées par l'Etat, et la charité des passant en conduisant à son point culminant « leur sentiment de culpabilité ». Pour ce qui est de la dernière station à savoir la sédentarisation, celle-ci représente le couronnement de la carrière SDF, l'appropriation d'un espace, de son « territoire », indique que le sans abri a fini par avoir son lot de connaissance lui permettant de survivre « sans assistance », ou sans soutient de la part de ses anciens compagnons.

BIBLIOGRAPHIE

- BECKER, H. S., 1985, *Outsiders (études de sociologie de la déviance)*, Paris, Métailié
- BOURDIEU, P., 1997, *Méditation pascalienne*, Paris, Seuil
- BOURDIEU, P. (s/d), 1993, *La misère du monde*, Paris, Seuil
- CASTEL, R., 1995, *Les métamorphoses de la question sociale (une chronique du salariat)*, Paris, Fayard
- CINGOLANI, P. 2005, *La précarité*, Paris, PUF
- DAMON, J. 2002, *La question SDF (critique d'une action publique)*, Paris, PUF
- DAMON, J., 1998, *Vagabondage et mendicité*, Paris, Flammarion
- DAMON, J. ; FIRDION, J.-M.: "Vivre dans la rue : La question SDF", in, PAUGAM, S. (s/d) : *L'exclusion (l'état des savoirs)*, éd. La découverte, Paris, 1996
- DAMON, J. : « « Désocialisés » et « désaffiliés ». Remarque à partir du cas des SDF », in *Documentation française*, n°314 année 2003
- DAMON, J.: "Les "SDF", de qui parle-t-on? Une étude à partir des dépêches AFP", in. *Population-F.*, Vol. 57, n° 3, 2002
- DAMON, J.: "Les sans domicile fixe", in. *Regards sur l'actualité*, n° 250, avril 1999
- DAMON, J., 1995, *Des hommes en trop (Essai sur le vagabondage et la mendicité)*, Paris, l'Aube
- DECLERCK, P., 2001, *Les naufragés (avec les clochards de Paris)*, Paris, Plon
- DJERBAL, D. : « Alger ou quand la marge passe par le centre », in. *La pensée de midi*, n°4, 2001/1
- GABORIAU, P. : « Mettre les questions à la question. Travail de terrain et raisonnement sur les « sans-logis » », in. *Espaces et sociétés*, n°116-117, janvier-février, 2004
- GOFFMAN, E., 1975, *Stigmate (les usagers sociaux de l'handicap)*, Paris, Minuit
- GUILBERT-LASSALE, A. : « Identités des SDF », in. *Etudes*, n°4051, juillet-aout 2006
- PAUGAM, S., 2008, *Le lien social*, Paris, PUF
- PICHON, P., 1994, *Les réseaux de survie (la quête, l'échange, le don)*, Paris, Plon